
TRADUIREUne autre perspective sur la traduction**Traduire**

Revue française de la traduction

221 | 2009**Voies de l'interprétation**

Traduire le genre : femmes en traduction *Palimpsestes n° 22*

Freddie Plassard

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/traduire/360>

DOI : 10.4000/traduire.360

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2009

Pagination : 116-118

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Freddie Plassard, « Traduire le genre : femmes en traduction *Palimpsestes n° 22* », *Traduire* [En ligne], 221 | 2009, mis en ligne le 12 novembre 2013, consulté le 28 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/360> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traduire.360>

Compte rendu d'ouvrage

Traduire le genre : femmes en traduction

Palimpsestes n° 22

 **Freddie Plassard**

« À toutes les époques, les modes de traduire indiquent comment le même appréhende l'autre »

Chercher à apprécier le rôle des femmes en traduction sous le triple aspect de la traduction d'œuvres d'auteurs femmes, de la relecture de traductions réalisées par des traductrices dans un contexte socio-historique donné, et d'écrivains auto-traductrices et féministes, c'est s'interroger sur certains présupposés traductologiques, tels que l'« universalisme » de la pratique traduisante, la « transparence » des traducteurs et la « hiérarchisation » des textes. C'est s'inscrire de ce fait dans une traductologie critique amorcée outre-Atlantique, notamment au Québec, et prendre acte des tournants culturel puis sociologique enregistrés par la discipline. C'est faire écho à S. Simon ou L. von Flotow pour mettre en lumière nombre de stéréotypes à connotation sexiste ou de pratiques éditoriales du même ordre et prendre la mesure d'une éventuelle spécificité féminine en traduction.

La composante sexuée de l'identité peut se manifester dans les relations qu'entretiennent traducteur et auteur d'une part, traducteur et public de l'autre. Les premières font intervenir la notion d'empathie, différente selon qu'elle est intergénérique ou intragénérique, comme l'expose le premier article du volume. La différence de genre se manifeste aussi dans le dialogue spécifique qu'entretient avec Perrault et par texte interposé, Angela Carter, traductrice féministe du *Petit chaperon rouge*. La relation qu'établit le traducteur avec son lectorat tend à privilégier les goûts de ce dernier, dans un infléchissement parfois complaisant ou une conformisation à la *doxa* du moment. C'est le cas dans la traduction de *The Scarlet Letter*, où Hester Prynne, héroïne adultère de l'original, se voit reléguée à un rôle de second plan dans la traduction, sous la plume de P. E. Daurand Forgues, traducteur-censeur soucieux de ménager le lectorat du XIX^e siècle.

L'éventualité d'un rapport sexué voire érotisé au texte, mis en évidence par une approche comparative des textes et de leur(s) traduction(s), affleure dans la lecture-traduction d'un même auteur, Ann Radcliffe, par différents traducteurs. La différence des sexes transparait

aussi dans le langage et met en cause les modalités de son appropriation. Dans une République des lettres ayant longtemps fait la part belle aux hommes, la traduction est apparue à certaines femmes comme une possibilité d'accès indirect au monde des lettres, voire de pis-aller dans un contexte où le statut de la parole féminine était minoré. La position sociale des femmes et leur accès à une écriture « de repli », semble avoir rejailli sur les traductions, leur assignant le statut d'un genre minoré et mineur, si tant est même que la traduction se voie reconnu le statut de genre, textuel cette fois.

La différence des genres prend aussi la forme d'indices énonciatifs démentant ici ou là la transparence du traducteur. Derrière la voix d'un texte et donc d'une traduction se dissimule un être de chair, modelé et façonné par une éducation, une culture, l'appropriation de discours, y compris leur rejet ou *a contrario* leur neutralisation. C'est ce qu'atteste la traduction anglaise du roman *Loin de Médine* d'A. Djébar, où les choix lexicaux dénotant les positions féministes de l'auteur sont délibérément neutralisés. Par-delà le rapport sexué au langage, également observable dans les traductions de L. Delarue-Mardrus, se pose la question du style traductif, simple reflet du style de l'original ou création, re-création conférant au traducteur une part d'autorité ?

Outre la relation entre les personnes, le genre détermine aussi la relation entre les textes. À la polarisation homme/femme correspond, pour les textes, le rapport original/traduction, quitte à assimiler l'original au pôle masculin et la traduction à son pôle reflet. *A contrario*, l'indétermination du genre à la fois linguistique, textuel et sexuel, celui du protagoniste principal de *Written on the body* de Jeanette Winterson, déstabilise le lecteur et fait figure de contournement ou de subversion des clichés socialement véhiculés sur les genres.

Certains écrits féministes proposent en outre de substituer aux métaphores sexistes qui jalonnent l'histoire de la traduction celle de la gestation d'une traduction comparable à celle d'un enfant, posant la relation traduction/original non plus en termes de « domination » de l'original sur la traduction, réduite à l'ancillarité, mais de lien d'interdépendance et d'échange, de dialogue avec l'entour au sens large.

Tous ces ajustements ou réajustements se répercutent à leur tour sur la conception de la traduction. Adopter une perspective féminine voire féministe amène à envisager sous un nouveau jour des notions centrales telles qu'auteur ou fidélité par exemple. Si l'auteur est celui qui « augmente » le texte, le traducteur qui superpose (*über-setzt*) sa lecture et sa ré-énonciation à l'original, n'est-il pas par définition lui-même « auteur », nonobstant les réticences de la société à lui reconnaître symboliquement et juridiquement ce statut ?

Concevoir la traduction comme une forme de communication a paradoxalement rendu transparent l'agent principal par le truchement duquel elle s'opère. Ne serait-il pas préférable de donner au genre textuel « traduction » ses lettres de noblesse en lui reconnaissant le statut de régime d'écriture spécifique ? Occasion de redonner aux traducteurs toute leur place, corps



et âme, et de leur conférer non seulement une responsabilité éthique envers le langage, l'écriture, l'auteur traduit et le public ciblé, mais aussi une identité.

Enfin, les traductions qui alimentent le propos théorique étant celles de textes littéraires, champ privilégié d'expression de la singularité, de l'identité et de la subjectivité, n'y aurait-il pas lieu de s'interroger sur la différence des sexes dans des traductions davantage régies par les normes linguistique et traductive ?

Traduire le genre : femmes en traduction,

Palimpsestes n° 22,

Pascale Sardin (dir.),

Presses Sorbonne Nouvelle, 2009,

276 p., 16,80 €

